

SLOBODAN DESPOT

LE MIEL

roman

nrf

GALLIMARD

SLOBODAN DESPOT

LE MIEL

roman

nrf

GALLIMARD

Ce livre a bénéficié d'une aide à l'écriture des Services culturels
du canton de Vaud.

© *Éditions Gallimard, 2014.*

À Suzana, née dans ce pays qu'elle n'a jamais vu.

Il est des pays où les autobus ont la vie plus longue que les frontières.

La succession de crises qui avaient frappé la Yougoslavie avait ôté à cet humble serviteur de la ligne 67 tout espoir de relève. L'éléphant métallique attendri par la sueur des corps, humanisé par l'usure, finit par exhaler son âme dans un crissement sinistre, à mi-course de la rocade autoroutière reliant les cités nouvelles de la plaine à la ville historique étirée sur son rocher. Les passagers, deux fois plus nombreux que le véhicule n'en pouvait accueillir, en prirent acte sans énervement. Les visages, jusqu'alors absents et figés comme dans un ascenseur, se détendirent, et la grappe de pendulaires se transforma soudain en une gaillante réunion de famille. On pesta un peu contre les transports urbains, les Nations unies, le gouvernement ou le destin, puis l'on descendit s'adosser aux glissières de l'autoroute et fumer en attendant la dépanneuse.

Une femme se détacha du groupe et s'éloigna d'un pas vif en direction de la prochaine bretelle. Pour la plupart de ses concitoyens, un kilomètre de marche à pied relevait de la performance sportive et nécessitait sans doute une

tenue appropriée. Cette personne déterminée n'aimait pas le fatalisme désinvolte tenant lieu de sens commun sous ces latitudes. Telle est la deuxième des trois circonstances qui auront concouru à susciter cette histoire — la première étant, bien entendu, la panne providentielle, quoique non improbable, de son autobus.

Sans son caractère indépendant, cette femme n'eût jamais entrepris le trajet qui l'amena, quelques minutes plus tard, à croiser le chemin de Veselin K., appelé Vesko Prznica, autrement dit «Vesko le Teigneux». Voici comment cela se fit.

Approchant de la sortie d'autoroute, la femme vit qu'une automobile s'était arrêtée sur la bande de détresse. Le véhicule, de fabrication allemande, était presque aussi vétuste que son autobus, et peut-être immobilisé par des causes semblables. Il semblait chargé à craquer. Alors que la marcheuse ne se trouvait plus qu'à quelques dizaines de pas, le conducteur jaillit de l'auto. Il se mit aussitôt à tourner autour comme un possédé en martelant le capot avec ses grandes mains et en lançant des jurons ignobles à son passager. Malgré le bruit de la circulation, la femme en saisit assez pour sentir aussitôt son cœur s'emballer et ses genoux se dérober.

«C'est assez, criait l'homme, assez, tu m'entends, vieux poison, tu m'auras usé, usé jusqu'à la corde, vieille carne, c'est toi qui viendras me tenir le cierge si je te tords pas le cou avant, avec ces mains-ci, tu m'entends, mes propres mains à moi!»

Et il ponctuait son incantation de coups de pied dans la portière avant droite, du reste déjà cabossée. Puis il ouvrit son coffre encombré de bidons métalliques et en retira une manivelle de cric.

La femme s'était arrêtée, pétrifiée de peur. Elle aurait

voulu fuir. Des milliers d'humains les frôlaient dans leurs autos, mais personne ne s'arrêterait, nul ne remarquerait rien. Ils en avaient tant vu... Pourquoi était-elle le seul témoin?

Pourquoi moi?

«Avec quoi vas-tu me rembourser, hein, cintre à hail-lons? Rachète-la, ta tête, si tu peux! C'est rien : le prix d'un essieu...»

Et il souligna sa proposition d'un bruyant coup de manivelle sur le toit de l'automobile. D'instinct, la femme rentra les épaules, cependant que des larmes lui montaient aux yeux.

L'énergumène, cette fois, avait ouvert la portière qu'une main hésitante, décharnée, avait machinalement essayé de retenir.

«Trois cents deutschemarks, tu entends? C'est ce que tu m'as coûté la dernière fois : je ne demande rien de plus. Trois cents marks, et tu prends le premier camion qui voudra de toi. Mais tu ne les as pas, et il n'y a aucun risque que tu les trouves jamais. Alors autant en finir!»

C'est là, au moment où la femme affolée se met à fouiller son sac avec des doigts tremblants, qu'intervient la troisième composante du miracle : le fait que ce jour-là, non pas la veille et encore moins le lendemain, le portefeuille de la marcheuse était garni de la somme peu ordinaire de trois cents deutschemarks très exactement. Une fortune considérable pour l'époque. Et si elle avait tant d'argent sur elle ce jour-là, c'est précisément parce qu'elle n'avait plus que quelques heures pour régler son arriéré d'impôts avant le déclenchement des poursuites. En vérité, c'était afin de régler ses comptes avec l'État qu'elle avait pris ce malheureux autobus.

Les billets en main, elle pressa le pas, rejoignit l'auto et

saisit le forcené par le bras qui tenait la portière. L'autre bras, celui qui brandissait la manivelle, prenait déjà son élan pour répondre à l'agression, lorsque la grosse tête sanguine se tourna tout entière vers l'intruse. L'homme écarquilla les yeux, puis les riva jusqu'à en loucher sur les billets de banque qui venaient d'apparaître sous son nez. Il n'avait même pas eu le temps de se demander comment cette femme s'était retrouvée là.

Le bras armé retomba et déposa la manivelle sur le capot.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. Prenez. Ça fait le compte.

— Quel compte ? »

Il saisit quand même les billets.

« Trois cents marks. Vérifiez ! »

L'homme se mit à froisser les billets d'un air stupide. Tout en les comptant, il levait sur la femme des regards soupçonneux.

Elle, de son côté, osait à peine quitter la brute des yeux. Du coin du regard, elle discernait dans l'habitacle un pantalon de flanelle usé, un blouson bleu d'ouvrier et, posée sur la cuisse, une main maigre et frémissante comme un oiselet. La main d'un vieil homme travailleur, honnête et sage, lui souffla son intuition, toujours plus preste que sa pensée.

« Pour... pourquoi ? fit enfin l'homme d'un ton rogue, mais déjà cassé.

— Pour sa vie. »

Comme son torrent de colère s'étalait déjà en un marais de gêne et de mauvaise humeur, le forcené leva la tête au ciel en soufflant et en roulant des yeux. La mimique signifiait : « Vous ne croyiez tout de même pas que j'allais... »

« Pour que tu le laisses en paix, rectifia la femme, troublée. Et que tu cesses d'insulter ce vieillard. »

L'homme émit des protestations hypocrites. Elle leva sur lui ses deux yeux lents, d'un gris limpide, longs et étroits, entre des paupières tombantes trahissant une incurable fatigue.

Il cessa de grogner et empocha l'argent.

« Bon, eh bien... »

Indécis, il referma la portière et se dirigea vers le coffre pour y chercher son triangle de panne. Elle hasarda un coup d'œil à l'intérieur, et vit ce qu'elle s'attendait à y voir : sous une casquette de prolétaire, une nuque raide, un profil aigu où le nez, le menton et la glotte dessinaient des promontoires nets. Sans un mouvement de tête, le vieillard lui adressa un regard en coin identique à celui d'un cheval à la patte fracturée. Une pitié désagréable la submergea.

Il a honte, se dit-elle. Elle eut honte de sa honte et s'éloigna d'un pas rapide.

«J'avais peiné à obtenir un délai devant le fisc. Il m'avait fallu me priver de tout pour rassembler cet argent. Comment j'ai fait pour produire la somme une deuxième fois, je préfère ne plus le savoir. Il est des moments où l'on appelle le ciel à la rescousse, sans même se demander à qui l'on parle...

«Mais le plus difficile, ce fut d'expliquer mon geste. Vis-à-vis de l'entourage, il m'a fallu user de ruses, de petits mensonges. Faire croire à un simple prêt, alors que je n'avais même pas relevé leurs noms... Me faire passer pour moins bonne que je ne suis... Et puis ensuite écouter leurs remontrances. Si le bon Samaritain revenait à notre époque, me disais-je, on le placerait sans doute sous tutelle. N'importe : au bout de quelques mois, j'avais oublié l'affaire.»

*

Cette histoire me fut contée par la femme qui m'a soigné lorsque mon corps, pour la première fois, m'avait inspiré de l'inquiétude. Une violente douleur au ventre m'avait conduit aux urgences, lieu étrange où l'on cesse d'être un

être humain et un citoyen pour devenir une mécanique avariée. Ayant exclu l'appendicite, les morticoles avaient envisagé le cancer du côlon et s'en entretenaient en ma présence avec une pudeur de vétérinaires dans l'étable. Le lendemain, ils concluaient sans aucun doute possible à une intoxication grave pour laquelle il existait, paraît-il, de nouveaux traitements un peu fastidieux.

Au lieu des six mois de cure lourde et incertaine prescrits par des docteurs aux mines recueillies, cette herboriste a dissipé mon mal en six jours de diète et de conversations emplies d'une joie rentrée.

Vera parlait à mots légers et rares, comme déposés sur une coquille d'œuf. Sa consultation s'était rapidement transformée en une suite de paraboles. Je ne pensais plus à cette boule, au-dessus de l'aîne, qui me comprimait les entrailles.

J'ai éprouvé cette vérité dont je n'avais eu jusqu'alors qu'une connaissance abstraite : la réalité change en fonction du regard que nous posons sur elle. Ce regard, miroir de notre âme, est le point d'appui que réclamait Archimède pour soulever le monde. Il a le pouvoir de guérir les maladies, d'apaiser la folie et de juguler la rage lorsqu'il émane d'un être en paix avec lui-même.

C'est une chose de le croire et de le proclamer, et tout autre chose de le voir à l'œuvre.

Ce récit a changé mes vues sur la politique, l'identité, la morale et l'histoire. Il m'a permis d'incorporer dans mon être une sagesse qui m'avait toujours séduit intellectuellement, c'est-à-dire sans emprise véritable. Cette sagesse sans patrie ni chapelle, c'est, je crois, le père de Foucauld qui l'a exprimée de la manière la plus concise : « Nous faisons

plus de bien par ce que nous sommes que par ce que nous faisons.»

*

Son cabinet d'herbes n'était qu'un petit appartement de location traversé du matin à la nuit par une file ininterrompue de patients. Sur les étagères entourant son bureau, des sachets d'herbes répandaient une odeur âcre et pure de pharmacie qu'encaillaient les nuées de son tabac.

«Comment pouvez-vous fumer autant, Vera, alors que vous imposez les dernières privations à vos patients?»

Elle lâcha quelques volutes et les regarda monter vers le plafond. Sans en détacher le regard, elle parla comme pour soi-même :

«Le tabac est aussi un aliment. Il me tuera peut-être, en attendant il me fait vivre. Il me tient à la gorge, comme leurs anneaux tiennent ces femmes girafes, en Afrique. Ôtez-les, et elles meurent à l'instant...»

Son assistante vint lui rappeler, pour la troisième fois déjà, que les patients s'entassaient dans la petite salle d'attente.

«Veillez à ce qu'ils aient assez de tisane, et ne vous en souciez pas. Toute hâte est de la part du diable, disent les Latins.»

Puis se tournant dans ma direction, elle reprit son étrange discours, qu'elle n'hésitait pas à garnir de termes savants lorsqu'ils pouvaient lui épargner quelques détours.

«On ne peut combattre tous ses vices à la fois, ni les déraciner jusqu'au dernier. Le mieux qu'on puisse faire, parfois, est de choisir : j'ai opté pour le moins mortel d'entre les miens.» Une autre assistante entra sans frapper, lui soumit

une feuille de papier qu'elle lut attentivement. Elle rendit la feuille, donna quelques instructions à la jeune femme, puis se retourna vers moi.

« Il faut être vigilant avec les passions uniques. J'ai vu arriver un jour au cabinet une jeune femme dans un état grave. Elle ne souffrait d'aucun mal particulier, mais un aveugle aurait vu qu'elle avait un pied dans la tombe. Comment la décrire? C'était un oxymore : adipeuse et maigre, blafarde et rougeade, enfantine et précocement vieillie tout à la fois. Les analyses sanguines révélaient des excès et des carences qui devaient l'épuiser. Les médecins n'y avaient rien compris, moi pas davantage. J'ai fini par lui poser la question qu'ils avaient tous oubliée : "Que mangez-vous?" Elle m'a regardée d'un air sot, comme si je venais de la tirer d'une sieste. "Des boîtes, pourquoi? — Quelles boîtes? — Raviolis tomate. — Et encore? — C'est tout. Les boîtes jaunes, vous savez." Et elle me nomma un fournisseur de grands magasins. Elle ne mangeait rien d'autre. Jamais. Elle vivait seule, travaillait à la maison comme traductrice juridique. Trop absorbée pour avoir une vie sociale. Elle réchauffait le soir la conserve entamée à midi. Depuis combien de temps, ce train-là? demandai-je. "Sept ans. — Et avant cela? — Je me faisais des omelettes. Mais c'était trop gras." Ses boîtes l'avaient empoisonnée. Mais elle en vivait désormais. Si elle était venue me trouver, ce n'était pas par souci de santé, mais par l'envie de se trouver un homme. Nous avons mis six mois à la récupérer. Et encore autant à lui apprendre à se nourrir. »

Elle fit une pause, laissant ses yeux errer au plafond. Sans doute pensait-elle à sa patiente. Il y eut un silence, puis elle conclut.

« Une telle ascèse, un tel mépris de son corps, cela ne

se voit que chez les moines les plus endurcis. On peut apprendre à vivre de pain et d'eau. Le corps finit par fabriquer tout seul ce qu'on lui refuse. On voit ça chez les anachorètes, les prisonniers. Et puis les indifférents. Ceux qui sont descendus au tombeau avant l'heure. Les spectres vivants, maigres ou obèses, sont plus nombreux qu'on le croit.»

Le téléphone sonna. Elle écouta longuement le récit des malheurs et des peines de son interlocuteur. À mon tour de faire antichambre, comme les cinq ou six patients qu'on gavait de tisanes depuis le début de l'après-midi.

«Voyez-vous, reprit-elle après avoir raccroché, je suis comme cette jeune femme. Je n'ai pas de temps pour la bagatelle, si bien que j'ai éliminé la plupart de mes poisons. Mais il m'en reste un, unique, qui est ma clef de voûte.»

Elle eut un sourire distant qui resserra encore les fentes de ses yeux. Elle me rappelait une élégante et très mince actrice anglaise dont le nom ne me revenait plus.

« Mais voici qu'un jour l'on sonne à mon interphone. J'habitais alors avec ma mère au dernier étage d'un immeuble, dans un petit appartement qui me servait aussi de cabinet d'herbes. On sonnait souvent chez nous, du coup, mais cet après-midi-là je n'attendais plus personne. N'empêche : j'avais libéré la porte avant même d'avoir demandé qui venait. J'eus droit à une bordée de jurons qui me fit lâcher l'écouteur. Je reconnus aussitôt cette manière d'enchaîner les grossièretés en guirlande : c'était l'énergumène de l'autoroute ! »

Se mordant les doigts de son imprudence, Vera s'était empressée d'enfermer sa vieille mère dans la chambre à coucher, puis elle était ressortie sur le palier et s'était penchée sur la rambarde de l'escalier.

Du fond du colimaçon rectangulaire, baignant dans l'obscurité et l'odeur de grailon, montait un infernal vacarme. L'ascenseur, bien entendu, était en panne. Le forcené en écumait de rage, tandis qu'une deuxième voix, inconnue, tentait timidement de le raisonner.

« Ah, je te retrouve enfin, salope ! Ah, tu te terres comme un rat ! Plus difficile à repérer qu'un coco honnête ! Crèche

au septième, en plus, la princesse? Eh bien! M'en vais te facturer ma sueur, moi!»

Par moments, la voix s'effaçait derrière le tintement d'un objet lourd et métallique que les deux hommes traînaient dans l'escalier. Ils le hissaient à grand-peine, se cognant à toutes les marches et s'arrêtant à chaque palier pour souffler. La brute en profitait pour décupler ses imprécations. Lorsque l'objet donnait contre la rambarde de fer, un arpegge de grandes cloches faisait vibrer toute la cage d'escalier et remontait jusqu'aux avant-bras de la femme accoudée au dernier étage.

Elle restait là, tétanisée, serrant son front de ses poings. L'incident, qu'elle avait oublié, lui revenait désormais à la conscience, accompagné d'un reproche violent à son propre égard : elle n'avait pas osé se retourner, alors. Elle ne savait pas, au fait, ce que l'homme avait fait de son père. Peut-être l'avait-il quand même assommé, malgré son argent? C'était clair : il venait liquider le seul témoin. Mais la curiosité tempérait la panique. Si c'était bien son intention, pourquoi se signalait-il aussi bruyamment? Et que pouvait bien contenir ce bidon si pesant?

Elle aurait dû appeler la police, alerter les voisins... Elle n'en fit rien. Trop intriguée par la scène, elle les laissa monter sans broncher.

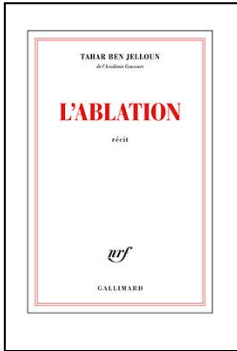
«Et voilà! cria-t-il en soufflant dès qu'il fut sur son palier. Tiens-le, ton bidon, et puisses-tu t'en gaver jusqu'à péter. Je te fais pas signer de reçu, encore que ce ne serait pas de trop avec le vieux fou. Sans oublier ceci...»

Laissant en arrière son compagnon, un brave homme rouge de fatigue et de confusion, il déposa à ses pieds la lourde bonbonne en tôle claire, ansée et légèrement resser-

L'automobiliste s'était accroché avec un semi-remorque qui avait continué sa course et s'était immobilisé cent mètres plus loin, en travers, presque perpendiculairement, sur les deux voies de l'autoroute. Pour une raison incompréhensible, tous ses feux étaient coupés. Je l'avais évité par la plate-bande herbeuse. Sa forme s'inscrivait dans mon rétroviseur, et un vague souvenir de tôle peinte en jaune m'imprégnait encore la rétine.

Je roulais à plus de cent kilomètres à l'heure. Je ne ralentis même pas, mais me mis à pester contre le chauffeur imbécile, l'automobiliste inerte qui craignait la pluie, l'absence de la police. La peur n'arriva que quelques minutes plus tard, et avec elle les questions : pourquoi ne m'étais-je pas arrêté ? Et s'il y avait eu des blessés ? Mais déjà toute la scène glissait dans l'irréalité. Ne m'étais-je pas simplement assoupi au volant ? Sans cette vitre brisée, j'aurais été certain de l'avoir rêvée.

Chacun de nos gestes compte.



Le Miel
Slobodan Despot

Cette édition électronique du livre
Le Miel
de Slobodan Despot a été réalisée le 10 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2013
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 978-2-07-014284-2 – Numéro d'édition : 256010).

Code sodis : N56589 – ISBN : 978-2-07-249737-7
Numéro d'édition : 256012